

LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES

d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE Un An..... 6 fr. Six Mois..... 3 fr. Trois Mois..... 1 fr. 50		BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur	ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR Un An..... 8 fr. Six Mois..... 4 fr. Trois Mois..... 2 fr.
--	--	--	---

L'EXÉCUTION DE XÉRÈS QUATRE ANARCHOS ÉTRANGLÉS

LE "PÈRE PEINARD" AUX ASSISES

Arrestation de Dejoux



A L'ASSASSIN!

« A, l'assassin!... nom de dieu, à l'assassin! »

Ah ouat, je puis bien m'égosiller! Je n'ai pas le souffle assez fort... D'autre part, quand les bons bougres reluqueront mon coup de gueule, il sera trop tard :

Le crime sera commis! Les richards auront sur la conscience quatre assassinats de plus.

Mercredi matin, quatre anarchos auront été exécutés à Xérès.

Et exécutés de la plus horrible façon : y a que l'Espagne pour avoir

des inventions pareilles. C'est ce patelin qui a servi de nid à la Jésuiterie, à l'Inquisition.

Donc, on s'y entend à torturer les hommes : c'est à petit feu qu'on fait mourir les condamnés. Y a des simagrées à n'en plus finir, bougrement calculées pour effaroucher les malheureux.

En Espagne, la garce de religion est foutue à toutes les sauces : au commencement du conseil de guerre, — messes! A la fin, — messes!

Messes! Messes! Messes, toujours, nom de dieu!

Si c'était pas si abominable, ça serait crevant de gnolerie.

Hélas, y a pas à rigoler : tous ces flafas c'est de la torture raffinée. Oui, cré tonnerre, de la torture!

Y a mille moyens : y a pas besoin de charcuter la peau, de tenailler la

carcasse ou de la griller, — on torture aussi bien par le moral en effrayant les pauvres victimes avec des attirails diaboliques.

Donc, y a pas huit jours, le Conseil de guerre condamnait quatre anarchos à mort, et trois autres aux travaux forcés à perpète.

Mardi matin, les quatre condamnés à mort ont été foutus en chambre ardente : ils n'ont dû en sortir que le mercredi matin pour aller au supplice.

« Chambre ardente, qué que c'est que ça? »

Figurez-vous, les camaros, un enterrement de première classe, avec des ratichons et des chantres à la clé, faisant leurs simagrées dans l'église tendue de noir.

Seulement, c'est les quatre pau-

vres bougres qui occupent la place de la boîte à dominos Frusqués de noir, entourés de cierges, presque toujours agenouillés, ils assistent vivants à leur enterrement.

Nom de dieu, je sais pas!... J'ai pourtant pas le trac de la camarade, — mais il me semble qu'à subir pendant vingt-quatre heures de pareilles horreurs, ma caboche se fendrait en quatre!

Songez donc. Là, goutte à goutte, avaler la mort... et ça, tout un jour et toute une nuit!

Et ces putains de journaux qui viennent nous dire : « Les anarchos faiblissent, ils manquent de courage... y en a un ou deux qui se sont confessés... »

Eh! les jean-fesses, je voudrais vous y voir, cinq minutes, — rien que cinq minutes, nom de dieu!

Si les gas faiblissent, s'ils manquent de cœur, c'est que leurs bourreaux ont su les maquiller et les masturber, car ça ferait mauvais effet pour la gouvernance si on disait : « Ils sont morts crânement!... »

Mille tonnerres, qu'on dise d'eux ce qu'on voudra, ça ne tire pas à conséquence. Sachez-le, jeans-foutres : ce qui nous occupe, c'est pas qu'un homme ait le courage de mourir fièrement, — mais bien de savoir s'il a vécu crânement, sans plier l'échine devant les richards et leur séquelle.

Qu'il meure comme il pourra!

La mort ne prouve rien, nom de dieu : la vie est tout!

On est des matérialistes, ne croyant plus ni à Dieu ni à Diable : vouloir que l'esprit résiste quand le corps est torturé et manque de boustifaille, ça serait croire que l'esprit peut faire le poil à la matière.

Pas vrai, nom de dieu! L'esprit vient du corps : quand le coffre n'est plus solide, kif-kif l'idée, elle s'en ressent forcément.

Ceci dit pour les jean-foutres qui se glorifient quand ils obtiennent une renégation, faite à deux doigts de la mort.

Au surplus, pour les quatre anarchos de Xérès, qui dit que ce qu'on raconte n'est pas une affreuse menterie? Un coup monté par les jésuitards et les républicains qui, maintenant, sont cul et chemise.

Puisque j'en suis sur les journaux que je ne lâche pas ces oiseaux sans leur dire leur fait :

Autrefois, on nous menait en bateau, nous disant que le métier de journaliste n'est pas un métier ordinaire. Et pour avoir un brin de notre

sympathie on ajoutait que les journaux ne ratent jamais une bonne œuvre : s'ils ne demandent pas justice pour les malheureux, — du moins ils implorent pitié en leur faveur.

• A cette époque, il paraît que les plumitifs collaient un peu de leur âme dans leurs articles; autrement dit, écrivaient avec leur sang.

Ce temps est loin, nom de dieu! Aujourd'hui, c'est avec leur merde qu'ils écrivent.

Ouvrez les quotidiens, du plus rouge socialo au plus blanc cléricafard, et trouvez m'en un qui ait poussé un cri de pitié pour les anarchos de Xérès? Y en a pas! Y en a pas un!

Ils ont collé nature les dépêches d'Espagne : à peine quelque lignes.

Mais pour ce qui est de la pitié, de l'indignation, — peau de balle!

Rien! rien, nulle part!

Ces messieurs ont d'autres chiens à fouetter; ils font de la politique, engueulent Constans, s'occupent de musique et de théâtre, reluquent les jupons d'une pouffiasse de la haute, épluchant la couleur de ses bas et de sa serviette.

Du reste, ils s'en foutent! En dix ans, ils sont devenus *fin de siècle*.

Car, oui, y a guère besoin de remonter plus haut que ça, pour trouver les journaux républicains un peu à la hauteur.

Je me souviens du potain que fit, en 1881, l'annonce de la prochaine exécution de Jessa Helfmann, une riche bougresse russe qui avait donné un coup de main pour faire sauter Alexandre II.

Nom de dieu! y eut un meeting chouette! C'était un dimanche, au Cirque Fernando. La réunion publique avait été interdite; en un rien de temps, les gas qui s'occupaient du truc avaient emmanché une réunion privée, — le meeting eut lieu quand même!

Rochefort fulminait. Lui qui aujourd'hui lèche les doigts de pieds du tzar, il n'avait jamais assez de salive pour lui foutre des molarés en pleine gueule. Et il visait juste, nom de dieu!

A cette réunion de Fernando, on était bien 6,000 dedans, — et dehors, un populo monstre.

Fallait voir les blanquos barrant les rues, serrant les coudes pour que la rousse n'approchât pas. Ce qu'ils te fonçaient sur les sergots : c'était un beurre!

Quels riches gas, tout de même!... Et dire que, maintenant, ils sont pourris par l'ambition! Si le vieux Blanqui revenait, il les foutrait au fumier.

Plus de tout ça, à l'heure actuelle!

Plus d'émotion! on ne vibre pas.

Pourtant les paysans de Xérès nous touchent plus que Jessa Helfmann : les Espagnols vivent de notre vie bougrement plus que les russes.

Seulement, voici le hic : ce qui fait que radicaillons et autres birbes restent muselés, c'est que la question a changé de face.

Aujourd'hui on ne s'arrête plus à la simple couillonade des renversements de gouverneurs. Ça va plus loin : plus de gouvernements, plus de riches, plus de feignasses.

Les journaux, qui sont plus ou moins bourgeois, se sentent atteints et taisent leur bec.

Jessa Helfmann était une aristocrate. Son nihilisme allait à peu près à chambarder l'empereur pour foutre un président de république à sa place.

Puis, ça se passait loin : aurait-elle été anarchote que ça ne pouvait pas foutre la trouille aux richards français.

C'est plus ça! Les insurgés de Xérès voulaient le rasibus complet. C'est aux portes de France que les paysans espagnols ont marché sur une grande ville et l'ont prise d'assaut.

Mauvais exemple pour les paysans français. Qui peut affirmer que demain ceux-ci ne repiqueront pas au truc de ceux-là?

Y a donc pas à compter sur les journaux : ils ont l'assiette au beurre, sont attachés avec des saucisses, — et crainte que ça change laisseront assassiner tous les anarchos d'Espagne et d'ailleurs.

Le populo n'a à compter que sur lui : c'est à lui de gueuler ferme, de faire du potain, du chabanais.

Holà, les bons bougres! A l'assassin, nom de dieu, à l'assassin!

Ohè, les camaros de l'atelier, les Jacques de la ferme, les gas de l'usine, les gueules noires de la mine : à l'assassin! à l'assassin, on tue, on étrangle!

C'est pour le coup, nom de dieu, qu'il n'y a plus de Pyrénées.

Ah! misère! Et on ne bouge pas plus que des bornes, et on ne se remue pas davantage que des souches!

Grouillons-nous! Patinons-nous!

Car, sachez-le, bons bougres : Les quatre de mercredi ne sont pas les seules victimes; dans les prisons de Xérès y a encore 168 anarchos.

Pourquoi ne les a-t-on pas tous jugés d'un coup? Pourquoi la première fournée des sept?

C'est que les grosses légumes d'Espagne sont rudement roublardes. Les bandits ont voulu tâter le pouts du populo : ils ont commencé par quatre...

Si on les laisse faire, malheur de

malheur, où s'arrêteront ces monstres ?

Déjà les gas d'Espagne sont en branle.

Mercredi est un jour de deuil. Dans bien des endroits les bons bougres auront chômé ce jour-là pour protester contre l'exécution des anarchos.

Chômer, tout bonnement, c'est maigre ! Il ne suffit pas de se lamenter...

A Barcelone, dès mardi, cochers et conducteurs d'omnibus, ainsi que les cordonniers se sont foutus en grève, en signe de deuil.

Les rues étaient déjà pleines de zigues d'attaque, s'attroupant sur les places; d'autres distribuaient des proclamations sur papier rouge bordé de noir, où on n'est pas tendre pour les bourgeois et où il est dit qu'il faut les étriper.

A l'assassin, nom de dieu, à l'assassin !

Hé, les prolos de France, c'est-y du pissat de richard, du purin de gouvernant qui coule dans nos veines ?

Allons-nous laisser tuer à Xérès ?

Comme on a tué à Chicago en 1887, à Paris en 71, à Fourmies l'an passé ?

C'est mercredi matin, je vous le répète, que nos quatre frangins sortis de la boîte à oremus par quatre bourreaux, ont dû aller s'asseoir pour la mort : le bourreau leur a passé au cou un collier de fer, — et d'un tour, leur a serré la vis...

Et ça, pour avoir marché avec les paysans affamés, avec tous les pauvres et les courageux qui, rassasiés de mistouffe, avaient appliqué à Xérès pour demander des comptes à ceux qui possèdent de trop.

Si nous laissons faire, sans rouspéter, en Espagne d'autres frangins y passeront,

Et aussi d'autres... dans d'autres pays !

SALOPISE !

Nom de dieu, je voudrais pouvoir me taire, mais y a pas mèche; faut que je dégoise de quoi il retourne.

Ces jours-ci, les copains ont dû voir dans les quotidiens comment les roussins et les journaloux s'entendent quand il s'agit de dauber sur les anarchos.

Le torche-cul bourgeois, *Le Temps* a publié une note accusant deux riches petits gas, Mathieu et Biscuit, d'avoir barboté vingt mille francs de marchandises à la veuve du pauvre camarade Viard.

Sans s'occuper si c'était vrai ou non, chaque canard (moins *l'Eclair*), y a été de son glavian.

Or, voici le fait véridique, d'après ce que

les copains connaissent et une lettre de Biscuit :

Ils ont enlevé de la marchandise, oui ! Mais sur l'ordre de la femme de Viard qui est dans de mauvaises affaires.

C'est elle-même qui a loué les locaux, acheté les tonneaux pour foutre le vernis; son fils a aidé à tout trimballer.

Ce que Mathieu et Biscuit en faisaient, c'était par amitié pour le pauvre vieux copain qui avait été pour eux plus un ami qu'un patron. Ils ont eu le tort de vouloir rendre service à sa veuve...

Soit pour expliquer sa mauvaise situation commerciale, soit par méchanceté, la veuve Viard a changé d'idée subito et dénoncé Mathieu et Biscuit, les accusant de lui avoir volé les marchandises qu'ils avaient transporté ensemble dans les magasins loués par elle.

Voilà l'exacte vérité, nom de dieu ! Tout de même que de cochonneries fait faire ce maudit intérêt.



LES COLIGNONS DE L'URBAINE

Ça se maintient toujours. Chouette, nom de dieu !

Quoique ça, grâce aux manigances de Lamonta, le jean-foutre de directeur, y a quelques foireux.

Heureusement, cré tonnerre, les bons bougres qui turbinent n'ont pas pris ce fichage à la bonne.

Les colignons de l'Urbaine sont frusqués d'une façon spéciale : leur guimbarde est blanche, de même que leur lévite et leur galurin. C'est surtout au galurin qu'on les reconnaît.

Alors, qu'arrive-t-il ?

Sitôt que les colignons qui ne sont pas en grève reluquent le sapin d'un lâcheur : « Hue, cocotte ! qu'ils disent à leur canasson. S'agit de s'agiter; tu vois, c'est un mufle, faut l'accrocher, et s'il y a mèche, t'è foutre à cul... »

Ça ne rate pas, mille dieu ! Vlin, vlin ! C'est des accrochages carabines que reçoit l'Urbaine. Si canasson, carriole et colignon ne restent pas en plan, c'est pas mauvaise volonté de la part des bons bougres.

A ce sujet, le coup le plus rupinard a été d'arracher la conduite faite à monsieur Chaussard une grosse légume de la Compagnie de l'Urbaine.

L'autre jour, il baladait sa viande en sapin, — de l'Urbaine, — turellement. Voilà qu'arrivé place du Carrousel, son colignon est salement engueulé par un gas d'une autre Compagnie.

C'était que le commencement; la roulotte de Chaussard avait pas fait cent pas, qu'une demi-douzaine de sapins l'entouraient. C'était à qui lui foutraient un accrochage. Si bien que le canasson manqua des quatre pieds et s'abattit.

Y eut un pétard monstre, nom de dieu ! Paraît même que le colignon a écopé, — ça, c'est emmerdant, vu que, quoique lâcheur, c'est un prolo. Il aurait mieux valu que monsieur Chaussard soit mouché à sa place.

Des flanches de ce tonneau, il en arrive une dizaine chaque jour. Des fois, c'est les sapins qui culbutent une Urbaine; des fois, c'est un gros omnibus qui le serre au trottoir et risque de le faire craquer pareil à une merde.

Bono, chouette suifard ! Continuez les colignons; changez pas de main !

Au sujet de la grève des colignons de l'Urbaine, y a un quotidien, *l'Eclair*, qui a lancé un vane dont je crois utile de dire deux mots :

A l'en croire, une floppée d'anarchos auraient reçu de la galette du jean-foutre Lamonta pour aller faire du chabonais dans les réunions de la grève.

Et il ajoute que, deux fois, les types ont palpé, ont été à la réunion, et y sont restés sages comme des images d'Epinal.

Je ne sais rien de rien de cette sacrée histoire, — quoique ça, j'en dis deux mots :

Si les types en question ont reçu de la galette de Lamonta, qu'ils l'aient employée soit à la propagande, soit à boustifaller, soit même à se saouler, — y a rien à dire, c'est eux que ça regarde. Ça ne fait jamais qu'un sale exploiteur qu'ils ont roulé et empilé.

Par exemple, ou ça serait dégueulasse, c'est si les types, se faisant les larbins de Lamonta, allaient foutre des bâtons dans les roues de la grève.

Dans ce cas, c'est aux bons bougres grévistes de leur boucher la gueule et de les déporter sans façons.

BAGNES PANTINOIS

Les singes sont aussi rossés et aussi voleurs à Paris qu'en province.

Pour aujourd'hui, c'est d'un patron ciseleur que je veux dire deux mots, — ou plutôt je vas expliquer aux copains de quoi il retourne : quelques bons bougres ont fait imprimer deux prospectus et les ont distribués dans le faubourg Antoine et chez les bistrots où vont les ciseleurs.

Dans le premier, c'est comme qui dirait le patron, mo-sieu Barré, qui fait du flat pour que les clients rapliquent chez lui.

C'est intitulé *l'Œuvre de la bouchée de pain*, rue Saint-Sabin. On commence par y dire que monsieur Barré est marchand de ciselure, qu'il est gros membre d'un tas de sociétés et qu'en attendant d'être chevalier de la Légion d'honneur, il est chevalier d'industrie.

Ensuite le boniment :

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ouvre une maison genre Roquette (petite et grande). On trouve chez moi des ciseleurs depuis 3 fr. par jour et au-dessous. Je les paie très peu et quelquefois pas du tout.

Ça se continue comme ça pendant une dizaine de lignes.

Le second prospectus est encore plus rigouillard : c'est les ouvriers soumis qui

sont sensés protester contre le premier flanche :

Ils assurent à leur maître une collection d'estime et se déclarent prêts à lui baiser les mains, les pieds... et le reste.

Pardienne, si on veut trop chercher la petite bête un flambeau pareil n'est pas tout ce qu'il y a de méchant.

Quéque ça fout, nom de dieu ! C'est pas mauvais. Aujourd'hui, les ouvriers se payent la tête de leur exploiteur, — demain ils l'achèteront tout entier, depuis les doigts de pied, jusqu'aux douilles.

Autre chose, ça prouve que les camaros ont de la jugeotte et entendent la rigolade. Foutre, me parlez pas de ces socialos en bonnet de nuit qui ne dérident jamais.

Par exemple, un qui doit faire une sale poire, c'est mossieu Barré !



DEJOUX BLOQUÉ

L'autre soir, comme le copain sortant de son turbin, était pour rentrer à sa carrée, des roussins lui sont tombés sur le râble. Ils l'agrippaient à cause de la condamnation à *six mois de clou*, prononcée contre lui, il y a six semaines pour provocation aux troubades.

Si bien que l'autre mercredi au lieu de faire faux-bond comme je le dégoisais aux camaros, on conduisait Dejoux aux assises.

Ayant été tenu au secret il n'avait pu écrire, et il ne savait pas ce qu'on lui voulait.

Alors le procès a été remis à mardi.

Donc, mardi, le copain repiquait à la juerie.

Après les fariboles d'usage, l'avocat bécheur s'est fendu de son dégueulage. Vrai, il ferait bien de changer un peu son boniment : c'est toujours la même ra-gougnase qu'il nous sert.

Ousqu'il a à peine différé un tantinet, c'est quand il a dégoillé à propos du *Caporal* : Il ne trouve rien à redire à la crapulerie de cet infâme proprio ! « Bien quoi, qu'il fait, on dit qu'il a assassiné la mère Libert, heu ! heu ! Il fait son métier... quand on est proprio, c'est pas pour des prunes... »

Pour finir, il a pistonné les douze potirons pour qu'ils salent Dejoux.

Ah ! nom de dieu ! il ne s'en est pas privé de les exciter à la haine du copain !

Quand le bécheur a eu posé sa chique, Paul Boutin, un bon bougre d'avocat, a jaspiné pour Dejoux.

Ça a fait un coup épater les enjupon-

nés en rotaient des lames de rasoir ! Songez donc, ils n'en revenaient pas quand ils ont entendu l'avocat se déclarer anarcho.

De fait, c'est la première fois qu'on voit un coup pareil au Palais d'Injustice.

Comme Boutin commençait à rogner contre la propriété, voilà que le chef des juges prend un gros bouquin sur son comptoir.

On croyait qu'il allait le lui foutre à la gueule, non ! Il s'est contenté de lui en lire dix lignes ousqu'on bafouille sur les devoirs d'un avocat.

Coupé de ce côté, Boutin enfourche un autre dada : il se fend d'une tirade sur le patriotisme.

Pouf ! voilà qu'on lui coupe encore la parole. L'avocat bécheur gesticulait comme un moulin à vent ; à l'en croire, les avocats devaient rougir d'entendre Boutin.

Nom de dieu, y en a plus d'un qui voudrait bien rougir... du côté de la jupe et s'asseoir à ta place...

Et Boutin a repiqué,

Et tous les quatre mots on lui en bou-chait un coin !

A la fin, il s'est fendu d'une riche protestation en faveur des anarchos de Xérès, trouvant pitoyable que dans le patelin de France, ousqu'on a plein la bouche des mots d'humanité et de fraternité, y a personne qui ait parlé pour eux.

Les potirons sont entrés délibérer dans la carrée à côté. Au bout d'un quart d'heure ils revenaient déclarant Dejoux coupable d'excitation au meurtre, sans circonstances atténuantes.

Les trois rouges du comptoir ont alors délibéré. Probable qu'ils avaient bien dé-jeuné, car ils n'ont pas été trop rosses. Ils ont juste foutu à Dejoux **dix mois de clou et cent balles d'amende.**



LE COLON DE REIMS

Un camaro m'envoie une babillarde au sujet du colon du 132^e de Reims, — vous savez, le galonné qui vient de faire foutre trois ans à un troubade pour avoir lu le *Père Peinard*.

Donc, voici le flanche :

« Puisque nous en sommes sur le compte compte du colon eu 132^e, je veux te jaspiner les anciennes salopises du mossieu, lorsqu'il était capitaine dans une garnison d'Afrique.

La petite histoire suivante va nous édifier sur le sale travail que sa maman a fait, le jour où elle l'a vélé.

Pour lors ce sale birbe avait l'habitude de conduire les bons bongres de par là avec un gourdin, chose qui ne t'épate pas, ni moi non plus, — mais ce qui t'épatera c'est qu'un jour ça a manqué de lui coûter cher.

Un beau matin, comme à son habitude il allait faire une tournée dans chaque cellule, en posant toujours une sacré question : « quéque t'as fait toi ?... »

— Ma'capitaine, j'ai... j'ai... »

Pan, pan ! Un coup de trique sur la gueule, et le chiourme qui l'accompagnait de rembourrer salement dans sa boîte le pauvre fleu. A force de continuer son sale truc, il est tombé sur un bon type qui lui saute à la gargamelle et l'étrangle à moitié.

A moitié... grâce à un sous-off et à un cabot qui se trouvaient là.

Naturellement, l'affaire a passé en conseil de guerre, et notre capiston s'est fait engueuler, et le bon bougre acquitter, — faut rendre cette justice au conseil.

Toutefois ça ne l'a nullement empêché de monter en grade, puisque aujourd'hui il est cochon... oh, pardon, colon.

Si c'était un gas franc d'allure, je lui demanderais bien pourquoi il fait toujours jouer des marches austro-allemandes à la musique de son régiment ? Quand on est patriote et bouffeur de prussiens comme lui, on dédaigne tout ce qui peut venir du populo d'outre-Rhin.

Ah ! tiens, assez sur ce jean-foutre, y ne vaut vraiment par la peine qu'on s'occupe de sa sale peau....

Un gas qu'en prend sous ses ordres et qui se souviendra de sa gueule.

Quoi ajouter à ce flambeau ? Rien, nom de dieu !

Le capiston d'Afrique tarabustant les pauvres troubades est bien le même que le colon foutant trois ans de prison à un lecteur du *Père Peinard* ; le même qui promet des récompenses aux sales types qui moucharderont les copains.

Et dire que si cet animal n'avait pas passé par la filière de la caserne, probablement qu'au lieu d'être la sale rosse qu'il est, il fut devenu un gas ni bon ni méchant.

Mais pour ça, faudrait turellement que le métier militaire soit foutu à cul.

Autrement dit que la Sociale soit en branle et qu'au lieu de richards et de prolos il n'y ait plus dans tous les patelins que des bons bongres vivant en frangins, puisqu'ils n'auront plus intérêt à se manger le nez.

D'ESPAGNE

Derniers tuyaux. — Mardi, a Barcelone, un pétard a éclaté sur la Plaza Réal,

Y a eu un mort et trois blessés.

L'explosion a été si forte que les grandes glaces et les cristalleries des chouettes cafés de la place ont été brisées.

Le taf est tellement grand que les cafés et les autres établissements sont fermés.

— Mercredi matin, à neuf heures, les quatre anarchos ont été exécutés par le garrot.

Voici leurs noms : Bustqui, Lebrujano, Zarzuela et Lamela.





PREMIÈRE LETTRE

Mon vieux Peinard,

V'la de ça un an environ, tu publiais chaque semaine des *Lettres d'un Campluchard* qu'étaient rudement tapées. Puis, petit à petit, ces babillardes se sont faites rares pour, au bout de quèque temps, cesser tout à fait.

Nom de dieu ! ça m'a bougrement canulé, moi et d'autres pétrouskinards de la cambrousse ousque nous geignons en poussant la charrue pour le compte des sales mufles de banquiers qui sont nos proprios... momentanés, mais supérieurement vaches !

Pour sûr, mille tonnerres !

C'est que vois-tu, vieux tire-ligneul de mon cœur, ces épistoles cul-terreuses flairaient rudement bon la révolte ; elles vous avaient une bonne odeur de Jacquerie, un parfum de chambard qui vous foutait des envies de planter là le turbin, de dévisser les socs polis par la terre, de sortir les fourches du fanil, les faux de la grange, pour planter le tout dans le ventre des nom de dieu de bon dieu de cochons qui nous exploitent, nous grugent et nous gouvernent !

Parce que nous sommes trop gniolles, misère de sort ; oui, trop gniolles, aussi gniolles que nos pauvres et braves camaros des villes, ce qui n'est pas peu dire, sacré bon dieu !

Donc ça nous a canulés de ne plus trouver dans ton caneton les babillardes du gas de la campluche, parce que, s'il est bon que tu narres les mistouffles des serfs de l'usine — que tu es à même de contrôler personnellement ou par les camaros, il est non moins indispensable de raconter par le menu toutes celles qu'endurent les pétrouskins — et je te fous mon billet qu'elles ne sont pas minces. Ah ! non, mille bombes, elles ne sont pas minces ! La vacherie des proprios de la terre ne le cède en rien à la muflerie des seigneurs de « Notre-Dame-de-l'Usine et de l'Atelier » : c'est kif-kif bourriquot. D'autant plus que les salopiands cumulent et que tel singe à gueules noires est en même temps le patron d'un tas de pauvres Jacques Bonhommes !

Mais oui, nom de dieu, tout est dans leurs mains, jusqu'au jour — prochain, il faut l'espérer — où, moins bourriques, nous leur ferons payer d'un coup le fond et le tréfonds de leurs crapuleries.

C'est très bien... seulement c'est pas pour bavarder à tort et à travers que j'ai

affuté, pour t'écrire, le scion de houx qui me sert de plume. Milliard de dieu non.

V'la l'histoire en deux mots :

Les camerluches se plaignant donc de ne plus trouver comme par le passé le régit des saloperies qu'ils subissent, dans les réflexes du vieux gniaf, se sont-ils pas avisés de m'imposer la besogne de remplacer chaque semaine le gas de la campluche qui t'a fait faux-bond !

Nom de dieu ! j'ai commencé par la trouver raide et je te les ai envoyer baigner aux pelotes que ça été un vrai beurre.

Ah ! ben ouitche ! C'est comme si je leur y avais dit « mon cœur ! » Ils sont revenus à la charge en m'engueulant ferme, en me traitant de sale feignasse et d'un tas de petits noms d'oiseaux dont je te fais grâce. Fin finale j'ai dû céder pour avoir la paix et — on n'est pas sans défauts ! — parce que, dans le fond, ça me flattait, ça caressait ma petite vanité cet espoir de me voir imprimé tout flambant dans le *Peinard* !

J'en conviens, nom de dieu !

Seulement, il y a un hic... Accepteras-tu, toi vieux rebouiseur ? Si oui, tope là, l'affaire est dans le sac !

Chaque semaine je t'enverrai une babillarde où je passerai en revue les montages de coups, les canailleries, les jean-foutrieries dont sont victimes les bons gas qui turbinent de puis l'aube jusqu'à après soleil couché, cette bonne matière première qui se nomme *La Terre*, qui devrait être le bien de tout le monde, car tout le monde y apparaît vêtu de même : le cul nu et les jambes pareilles, et qui est appropriée par quelques milliers de propres à rien et de jean-foutre... qui deviennent de moins en moins nombreux, milliards de merde et de bons dieux !

J'exposerai tout, tout, sacré bon dieu de sort, sans barguinage et sans crainte de pétard ! Et c'est ma fiole qui en fera du pétard, j'en fous mon billet par la gueule de tous les jean-foutre !

Pour commencer, si l'affaire te va, je dirai la vérité sur les prétendus bienfaits que l'agriculture doit retirer des nouveaux droits de douanes votés par les maqueraux de l' Aquarium ! Et ce sera drôle, nom de dieu !

Si les sacrés jean-foutre se figurent qu'on n'a pas vu clair dans leur jeu, s'ils on supposé un moment qu'ils nous monteraient le coup sans que nous nous en apercevions, qu'ils plumeraient la poule sans la faire crier, ils se sont foutus le doigt dans l'œil... et jusqu'au coude encore !

On leur y fera bien voir, pétarade de nom de dieu !

En attendant ta réponse, je te serre les pattes de bonne amitié, vieux zigie de Peinard.

Un gas de la Cambrousse.

Vas-y, Ernest ! Te gênes pas, fais comme chez toi.

La seule chose que je te recommande, c'est de bien apointer ta fourche, et affuter ta faux.

Vois-tu, comme dit Anastay, le sale gannonard : faut que l'une taille et que l'autre pique !

LE PÈRE PEINARD
EN PROVINCE

SOCIALO A LA MANQUE

Lille est un coin où les socialos à la manque gesticulent pire que les asticots d'un fromage.

Si encore ces birbes-là avaient de la franchise ;

Si malgré leurs idées dégueulbitantes ils étaient crânes d'allure ;

Si on pouvait leur dire « Topez-là ! » sans crainte de se salir les cinq doigts et le pouce.

Mais non, mille bombes ! C'est tous des bourriques qu'on ne devrait remuer qu'avec des pincettes.

Que les bons bougres ne se gourrent pas, foutre ! Faut pas confondre intelligence avec sergent de ville.

Ce que j'en dis, c'est pour les chefs, — rien que pour les chefs, nom de dieu !

Quant aux bons bougres qui sont tout bonassement socialos, il ne faut pas les coller dans la même tinette que les merdaillons prennant la Sociale pour un tramway à vapeur qui doit les conduire au Conseil cipal ou à l' Aquarium.

C'est comme si on disait : tous les républicains sont des bandits, parce que Constans est un fripouillard numéro un.

Mais non ! Même dans les républicains y a des bougres qui sont d'attaque ; ils n'ont qu'un tort, c'est de se laisser embobiner.

Or donc, voilà qui est tout à fait clair et net : faut faire un triage, d'un côté les simples soldats et leur tendre la main, — de l'autre, foutre tous les chefs et leur cogner sur le râble jusqu'à détacher la peau.

Un de ces merles, pourvoyeur de baigne, puisqu'il est de la coterie qui a dénoncé Lorion et l'a envoyé à Cayenne, c'est Ghesquière.

L'animal est marchand de journaux en gros ; il vise à les accaparer, de manière à être une sorte de roitelet, plumant à gogo les purotins.

Pour ça, il s'est foutu dans l'idée d'instrumenter un syndicat, — dont, turellement, il sera le président. C'est pour le coup que les pauvres camelots ne seront plus à la noce ! Il faudra qu'ils manœuvrent au doigt et à l'œil de Ghesquière, — sinon, pas de papier.

Déjà, le camaro qui vend le *Père Peinard* sait de quoi il retourne. C'est son métier de vendre des journaux, il faut donc qu'il aille chez Ghesquière : « Du papier à toi ? Je préférerais m'en torcher : t'es anarcho, pas de papier... » Et le gas n'est pas le seul à qui le jean-fesse ait fait ce sale tour !

Et voilà le jésuitard qui, dans les réunions s'en va déblatérer contre les patrons de *Notre-Dame-de-l'Usine* qui font faire la prière à leurs ouvriers.

Bougre de salaud ! T'es pareil à eux : comme eux, tu affames les bons bougres que tu n'as pas à la bonne.

ENCORE CADOT !

Mohon. — Je lui ai déjà frotté les fesses à ce contre-coup de malheur : repiquons au truc.

C'est pas une pochete, le type : il la connaît et il la pratique, grande largeur. Ça n'est pas un mal, nom de dieu, la Com-

pagne est assez crapule : on ne la pillera jamais de trop!

Ainsi, histoire de faire rigoler les camaros, je pourrais leur expliquer comment il manœuvre pour sortir de belles planches de chêne... Mais passons, — il n'a pas tort!

Seulement, pourquoi donc qu'il est si muflé avec les copains? S'il en voit un ramasser un bout de frise qui est juste bon pour caller la marmite, le voilà qui monte sur ses grands chevaux, — espèce de fumier, tais ton bec!

Qu'un ouvrier emporte un bout de bois, pouvant à peine servir à boucher le cul au Cadot, — c'est cent sous d'amende!

S'il y a récidive, c'est la porte.

Voilà bien le flambeau des gouvernants, c'est toujours le même fourbi : à eux, tout leur est permis, qu'ils fassent les cent coups, qu'ils emmenagent des planches toutes entières, — y a rien à redire.

Qu'un pauvre prolo fasse une bricole qui ne tire pas à conséquence, qu'il roustisse un bout de bois, — oup, on lui en fait voir de toutes les couleurs.

Crédeu, quand donc que nous changerons ça? De manière qu'il n'y ait plus ni gouverneux, ni gouvernés.

SACRÉ BOULANGER

Choisy-le-Roi. — Y a belle lurette que je n'ai pas dégoisé sur Boulanger, un sacré exploitateur ouisque dans son bagne on fabrique de la faïencerie :

L'animal tient quasiment tout le patelin dans sa patte.

Y a des familles tout entières : pères, mères, fils et filles qui turbinent à son usine. Ce qui ne veut pas dire que les gas soient à la hauteur : c'est bien juste si en mettant leurs payes dans le même boursicot ils ne crévent pas de faim.

Tout le mois de janvier, une grande partie des ouvriers ont juste massé quatre jours par semaine. En temps normal, ils n'en font que cinq, et gagnent entre trois francs cinq sous et trois francs quinze sous par jour.

Il y a des jeunesses de 15 à 18 ans qui rapportent de six à huit balles par semaine.

Si encore c'était net, nom de dieu! Mais les chiens du singe sont là pour un coup : commis et chefs d'atelier vont flancher en ville et jouer au billard, dès que le galeux a tourné le dos. Quand ils rentrent, comme il faut faire du zèle, ils foutent des amendes de bric et de broc.

Ainsi, l'autre semaine, dix-huit bonnes bougresses ont eu chacune vingt sous de retenus; et ça, pour avoir taillé une bavette à l'atelier!

Hein, milliards de tripettes, c'est y une belle vacherie?

D'après ce que je viens de dire, les camaros doivent saisir par les cheveux que les pères de famille n'ont pas gras à foutre sous les quenottes de leurs gosses. Aussi, qu'arrive-t-il? Boulanger leur vient en aide, sous forme de charité.

Turellement, c'est pas lui qui donne les secours, c'est les sales petites béguignes de sœurs qui passent chez les pauvres bougres. Et, plus turellement encore, les ceusses qui palpent sont ceux qui vont aux conférences abrutissoires royalo-catholiques qui se tiennent dans le claqué des sœurs.

Autres fourbis : Boulanger la fait à l'ami des ouvriers. C'est ainsi qu'il a acheté du terrain et qu'il le revend par

tranches, à tant par semaine, à ses prolos. Il fait aussi des avancées pour qu'ils puissent se construire une petite baraque.

Tout ça, c'est des fils foutus à la patte des bons bougres, nom de dieu! Avec ces binaises-là, ils sont tout à fait sous la coupe du singe, y a pas même qu'ils se rebiffent.

Le birbe n'est pas l'inventeur du système : y a des tas de singes qui l'emploient et s'en trouvent bougrement bien; leurs ouvriers sont tellement embobinés qu'ils ne peuvent quasiment plus, ni faire grève, ni réclamer quoi que ça soit.

Boulangier ne s'arrêtera pas en chemin : après avoir fourni la piole, il voudra fournir la boustifaille, — déjà il fournit le charbon. Si bien qu'un beau jour, il n'aura plus un radis à foutre à ses ouvriers : à la paye il leur collera sous le nez l'addition de ses fournitures.

Pauvres camaros, je vous plains bougrement! Je sais comment ça se manipule dans les bagnes oùsqu'on truque de cette façon : les ouvriers n'y sont plus des hommes, mais des esclaves qui manœuvrent au doigt et à l'œil du singe.

POUR CEUX DE GIVORS

Givors. — Ohé, les camaros de Choisy, reluquez ce qui vous pend au nez, plus qu'une chandelle de deux sous :

Givors est un coin tout farci de verriers. Au commencement d'octobre, les bons bougres se foutirent en grève et après trois mois de résistance, il leur a fallu caner.

Les vaches de patrons en ont profité pour faire signer à leurs esclaves un cochon de règlement oùsqu'ils se réservent le droit de balancer un ouvrier, du jour au lendemain, — tandis que les ouvriers ne peuvent s'en aller qu'après avoir prévenu le patron et avec son autorisation.

Comme les crapules de singes logent leurs prolos, ont des coopératives où ils fournissent toute la boustifaille, le chauffage et le reste, (kif-kif ce que rêve votre Boulanger), les bons bougres qui font de la rouspétance se voient mis à la rue, nus comme des vers.

Ainsi, y a quelques jours, un bon bougre qui a cinq gosses, a été foutu dehors parce que le plus grand de ses loupisots a refusé d'aller baiser le cul au patron. Et on ne l'a pas saqué seul, nom de dieu! Les trois autres gosses qui travaillaient, ont, eux aussi, reçu leur compte.

De même qu'à Choisy, à Givors, la prétraillé manœuvre pour les exploiters. Quand tous ces avaros sont arrivés au bon bougre en question, une sale morue de sœur a radiné à la piole, lui conseillant d'aller pleurer devant le singe et de foutre dehors à coups de trique, celui de ses gosses qui n'avait pas voulu plier l'échine.

Mille tonnerres, voilà une taupe qui pratique sa garce de charité de la riche façon!

Vous le voyez, les copains de Choisy, quand je vous gueule « Prenez garde! », c'est pas des boniments de bigote soulé que je vous envoie.

Ce que je vous en dis, c'est parce que ça se pratique dans d'autres patelins.

Crédeu, pensez-vous qu'au lieu de se laisser voler par les jean-fesse, foutre à la porte par eux, il ne vaudrait pas mieux se rebiffer?

Quand donc qu'on attrapera les patrons par la peau du cul? Nom de dieu, c'est bien leur tour, d'être foutus à la porte!

CHOUETTE RÉUNION

Bourgoin est un patelin industriel de l'Isère où deux copains, Paul François et Fortuné, ont radiné, l'autre jour, faire une conférence au Casino.

Paul François a commencé par un débînage en règle de la politocaille, montrant que tous les candidats sont de sales fumistes, et qu'une fois élus au lieu de s'améliorer, ils deviennent encore plus vaches et plus infects.

Ensuite, Fortuné a dégoisé sur la Patrie, débînant le truc des richards qui jouent de cette guitare pour mieux plumer le popolo.

Et les bons bougres, qui étaient nombreux à la réunion, d'applaudir ferme.

Chouetto suifard, changez pas de main, les gas!

BAGNE SOCIAL

Guise. — Les bons bougres savent de quoi il retourne avec les associations ouvrières : Les prolos y sont aussi exploités que chez le premier singe venu.

Il en est dans les associations, comme partout dans la garce de société actuelle : chacun tire de son côté, essaie de rouler son copain et de lui faire le poil.

Ainsi le fameux Palais Social de Godin est une fumisterie carabinée.

C'est un conseil de gérance qui mène la baraque et turellement les birbes s'entendent rudement bien à étouffer la galette. Il y a là une bande de grosses sangsues qui ne se gênent pas pour ratiboiser le petiot bénéfice qu'ont gagné les ouvriers en trimant dur et ferme. Les plus marioles de ces sangsues, sont un patrouillard, belgico naturalisé, nommé Déquenne et un ex-hulans polonais Sekuto. Deux beaux moineaux, nom de dieu!

Heureusement, y a une fin pour tout! Les gas commencent à ouvrir les quinquets et à voir qu'on les plume tout vifs.

Dame, les gerants ne ratent jamais une rosserie : c'est ainsi qu'ils ont refusé la retraite à un vieux bûcheur, Henri Dessaint, qui avait pourtant 35 ans de bagne.

Le pauvre bougre l'a aujourd'hui, sa retraite, — et pour de vrai, nom de dieu! Dimanche dernier, les camaros l'ont accompagné au cimetière où ils ont protesté carrément contre la crapulerie des grosses légumes. Et, tonnerre, y en a plus d'un qui attend avec bougrement d'impatience l'occasion de venger Dessaint... et bien d'autres victimes des richards!

Chers compagnons des Ardennes,

Tout en vous remerciant de l'appel que vous m'avez adressé, permettez-moi de ne pas vous féliciter du moyen que vous avez employé.

Il eût été, je crois, préférable de m'envoyer votre lettre à l'adresse indiquée par nos journaux le Père Peinard et la Révolte, ou si vous ignoriez l'endroit où je me trouvais, me la faire parvenir par l'intermédiaire d'un de ces deux journaux qui savent toujours où je suis.

Pardonnez-moi ce petit reproche. Si l'on ne disait pas la vérité, même désagréable, à ses amis, à qui la devrait-on?

Cela dit, j'ai le regret de vous annoncer que je ne puis présentement aller au milieu de vous. J'ai pris à l'égard d'un grand nombre de groupes des engagements que je ne puis ni ne veux briser.

Mais pourquoi faire venir de si loin un propagandiste, lorsque, beaucoup plus près, à

Paris par exemple, il en est d'aussi ardents, d'aussi convaincus et qui seraient heureux d'aider votre propagande ?

C'est à eux qu'il faut vous adresser. Quant à moi, si les jurés, qui, le 16 courant, vont statuer sur mon cas, me le permettent, je vous promets que je ne vous oublierai pas dans ma tournée.

A vous et à notre belle cause.
Sébastien FAURE.

Camarades, avant de quitter une ville, j'ai l'habitude de présenter mes comptes aux amis de la localité, c'est ce que j'ai fait à Amiens, Troyes et Dijon. C'est aussi ce que j'ai fait à Lyon; mais comme je ne puis me rendre à cet effet dans toutes les villes de la région lyonnaise, je profite du journal pour les mettre au courant.

Comptes de la région lyonnaise :

Recettes	Dépenses
3.829 75	Recettes de 40 réunions.
	Frais de salle..... 1.107 "
	Affiches et passe-partout 1.698 80
	Affichage..... 262 "
	Déplacement..... 310 "
	Frais personnels..... 767 "
315 05	Perte.....

4.144 80 Totaux égaux..... 4.144 "

Il a été donné 40 réunions publiques;
Il a été placardé 2.460 affiches-manifestes.
Il a été distribué 134.000 passe-partout manifestes.
Il a été vendu 2.000 brochures Sébastien Faure sans compter les autres brochures anarchistes.

Les entrées payantes (à raison de 25 centimes en moyenne) se sont élevées à 15.319. On peut y ajouter comme entrées gratuites 12.000. Au total 27.319 entrées au minimum. En moyenne 683 auditeurs par conférence.

Le déficit de 315 fr. correspond à environ 0.01 centimes par personne et par conférence.

S. FAURE.

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du Cercle international, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Les anarchistes de Paris et de la banlieue sont priés d'assister tous les dimanches soir à 8 h. 1/2 au nouveau groupe international, salle Jambon, au premier, 126, boulevard La Chapelle.

— Groupe de propagande anarchiste, tous les samedis à 8 heures et demie du soir, salle des Grandes Caves, rue Oberkampf, 104.

— Tous les lundis et vendredis à 9 heures du soir, réunion des Libertaires et des Sans-Patrie au local convenu.

— Samedi, 13 février 1892, à 8 h. 1/2 du soir, salle du commerce, 94, faubourg du Temple, Grand Meeting de protestation et d'indignation, au sujet de l'exécution des anarchistes de Xérès.

Orateurs : Leboucher, Tortelier, Brunet, Martinet, J. Prolo, etc.
Entrée : 0 fr. 15 pour frais d'organisation.

— Il reste encore quelque centaines de *Couscrits*; les groupes ou camarades qui en désirent sont priés d'envoyer d'abord le montant des numéros dont ils auront besoin à raison de 3 francs le cent, au gérant Charveron, rue Ernestine, 7, Paris.

En outre, plusieurs compagnons ont con-

l'occasion du tirage au sort, nous sommes en dehors de cette publication. Si des camarades avaient compté recevoir deux exemplaires nous avons envoyé des *Couscrits* en plus pour y suppléer.

Une erreur nous a fait dire qu'à l'enterrement de Viard, une collecte a rapporté 2 fr. 25, tandis que c'est 28 fr. 25.

— Dimanche, 14 février, de midi à 5 heures du soir, salle Favié, 13, rue de Belleville, Soupe-Matinée Conférence, avec le concours d'artistes et d'écrivains, de la Plume, de Mevisto, de Severine, et de nombreux compagnons anarchistes.

Chants et poésies de misère, de colère, de propagande.

Sujet de la conférence : *La Révolte légitime, nécessaire, inéluctable.*

— Grande soirée. — Conférence le dimanche 15 février 1892, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Pierrot, 70, rue d'Angoulême.

Conférence par le compagnon Prolo. Le socialisme chrétien. De l'utilité d'en entraver la marche par tous les moyens possibles.

Dieu n'existe pas. Chants poésies par les auteurs Paillette, Brunel, Raoul Rodach. — Entrée, 20 cent.

Le groupe les *Egalitaires de Clichy* et le groupe d'*Asnières*, invitent tous les camarades de Paris et de la banlieue à assister à la réunion qui aura lieu Samedi, 13 février, à 8 h. 1/2, au local du groupe d'*Asnières*, 3, impasse Sainte-Geneviève (Avenue d'Argenteuil), à Asnières. Ordre du jour : Des moyens de propagande suivant les temps et les milieux; condamnation des compagnons de Xérès.

— Un groupe anarchiste vient d'être formée à Perrache, sous le titre *Groupe d'études sociales*. Réunion tous les mardis soir chez le compagnon Rosset, cours Charlemagne, 32, dans la cour au premier.

Tous les compagnons ou groupes pouvant disposer de brochures anarchistes sont priés de les envoyer à l'adresse ci-dessus pour aider à la formation d'une bibliothèque.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— Les groupes anarchistes, les *Libertaires* et la *Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Groupe l'*Emancipation* réunion tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

— La *Ligue des Antipatriotes* se réunit tous les samedis, rue Greneta, au premier, à 8 h. 1/2 du soir.

— La *Bibliothèque anarchiste* de Paris, 58, rue Greneta, demande aux camarades de Province qui ont des livres, brochures ou collections de journaux, de bonne propagande, de bien vouloir les adresser.

La bibliothèque est ouverte tous les mercredis et samedis de 9 h. à 10 h. 1/2 du soir. — Prêt gratuit. — Lecture sur place et à domicile.

Cette bibliothèque naissante compte déjà plus de 400 volumes, ainsi que divers journaux étrangers.

— L'*Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, se réunit tous les samedis, Salle du gros Bœuf, 58, rue Greneta.

Toulon. — Les compagnons de Toulon et de la banlieue sont informés que le groupe régional se réunira tous les dimanches de deux heures à six heures, salle Briant, auberge de

Savoie, quai du Port, au coin de la rue Félix Bruin.

Blida. — Un groupe anarchiste l'*Eclaircur Blidéen*, vient de se former. Adresser toutes les correspondances au compagnon Chanrion, chez M. Buffet, mécanicien, avenue de la Gare.

Choisy-le-Roi. — Le *Père Peinard* est en vente chez Prin, libraire, rue Thiers.

Reims. — Samedi, 13 février, réunion du groupe anarchiste de Reims, salle Bigelot, place Dronet-d'Erlon, 4.

Tous les camarades sont instamment priés de s'y rendre.

Sujet de discussion : *La Fédération.*

Lille. — Le *Père Peinard*, la *Récolte* et tous les journaux anarchistes sont criés dans la rue et portés à domicile par le copain Romans. Adresse, 28, rue de Juliers, Lille.

— Un groupe lillois de propagande par l'écrit est en formation, sous le titre les *semeurs de l'idée*. Les copains qui veulent en faire partie doivent s'adresser pour le local à Romans, 28, rue de Juliers, et pour les correspondances à Havez-de-Pierre, à Thumesnil, Hameau-de-la-Jappe, Lille, Nord.

Surtout que les camarades qui viendront à nous sachent bien que nous voulons faire de la besogne utile et non perdre nos soirées en discussions oiseuses.

Charleville. — Groupe communiste anarchiste *Les Sans Patrie*. — Réunion le dimanche 14 février à 5 heures du soir au rendez-vous des ouvriers rue Sainte-Marguerite.

Ordre du jour : Le travail de l'homme, de la femme et de l'enfant.

La manifestation du 1^{er} mai. Organisation d'une fête familiale. Le Journal régional.

Le Havre. — Un groupe anarchiste h'avrais organise tous les lundis des petites causeries et y invite tous les travailleurs soucieux de leurs intérêts.

Les causeries auront lieu tous les lundis à 8 h. 1/2 précises du soir, salle du café du Progrès, place Saint-Françoise, à l'angle de la rue Percanville.

On pourra s'y procurer toutes les publications anarchistes.

Ordre du jour du lundi 15 : Pourquoi nous sommes anarchistes et communistes.

PETITE POSTE

D. Pocé — B. Grand-Croix — F. Casteljaloux — M. Trélazé — V. Roanne — L. Nantes — W. Flixecourt — B. Oharny — B. Saint-Nazaire — M. Tours-du-Pin — B. Agen — C. Béziers — R. Lille — M. Roanne — R. Bézenet — R. Amboise — M. Angers — P. Denain — C. Argenteuil — D. Mascara — D. Morlanvelz — C. Fresnay — P. Maromme — R. Fare — H. Reims.

Reçu galette, merci.
— Le compagnon Geoffroy avertit les compagnons qui sont en correspondance avec lui que sa nouvelle adresse est 28, place Drouet-d'Erlon, Reims.

— Le copain Heylen de Bruxelles a-t-il reçu les *Paroles d'un révolté*? réponse à Hamelin, 13, rue Antonin-le-Pieux, à Reims.

— Prière aux copains correspondant avec le compagnon Thomasson Louis, de Roanne, de ne plus rien lui envoyer; il y a du cabinet noir.

L'Imprimeur-Gérant : J. DEJOUX

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.

L'Exécution de Xérés



A QUAND LA REVANCHE ?